



Perspectives chinoises

2016/4 | 2016

Système de santé et accès aux soins en Chine

Habiter la ville

Les stratégies identitaires des élèves scolarisés en zone urbaine face au stigmate d'« enfants de nongmingong »

Zhou Mingchao



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/7544>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2016

Pagination : 75-83

ISBN : 979-10-91019-21-7

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Zhou Mingchao, « Habiter la ville », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2016/4 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/7544>

Habiter la ville

Les stratégies identitaires des élèves scolarisés en zone urbaine face au stigmatisme d'« enfants de *nongmingong* »

ZHOU MINGCHAO

RÉSUMÉ : Basée sur une enquête ethnographique dans une école primaire destinée à l'accueil des enfants de travailleurs migrants ruraux à Hangzhou, cette étude porte sur les effets du processus de stigmatisation et les formes d'intériorisation voire de retournement afférents au stigmatisme du statut de « *nongmingong* » de leurs parents chez ces « enfants de *nongmingong* » scolarisés en zone urbaine. Elle analyse particulièrement les stratégies identitaires que les élèves âgés de 10 à 14 ans déploient en face du stigmatisme lié au lieu d'habitation, en faisant la distinction entre les stratégies individuelles (quand ils sont seuls face à l'enquêtrice) et les stratégies collectives (lorsqu'ils se retrouvent en présence de leurs pairs au sein de l'école).

MOTS-CLÉS : stigmatisation, socialisation, ségrégation urbaine, enfants de travailleurs migrants ruraux, Hangzhou.

La légitimation savante de la « question de l'éducation des enfants de travailleurs migrants en zone urbaine » en Chine et la perspective de l'« intégration »

Initialement mis en place dans les années 1950 afin de contrôler les mouvements migratoires venant des zones rurales à destination des villes, le système d'enregistrement de résidence (dit du *hukou* en Chine) ⁽¹⁾ continue à réglementer et réguler de nos jours l'installation des migrants ruraux dans les villes. Les migrants détenteurs du *hukou* rural en ville ne bénéficient pas des mêmes droits sociaux et politiques que les urbains en terme de logement, d'assurances médicales, d'indemnités en cas de licenciement et de scolarisation de leurs enfants, faisant d'eux des « immigrés de l'intérieur » ⁽²⁾, des « marginalisés » ⁽³⁾ ou encore une « sous-classe urbaine » ⁽⁴⁾. Ils restent ainsi des paysans au sens du statut de *hukou*, en dépit d'un séjour en ville parfois de plusieurs décennies et de leur situation de travailleurs urbains. Nommés « *nongmingong* » (travailleurs migrants ruraux) dans les politiques publiques, les médias et le langage quotidien ⁽⁵⁾, ils constituent non seulement un réservoir de main-d'œuvre bon marché, mais aussi une figure de l'Autre dans la société urbaine et une entité à part dans la représentation du peuple chinois, « différente de celles de "paysans" et d'"urbains" » ⁽⁶⁾, supposée porteuse d'une identité susceptible de se transmettre aux deuxième et troisième générations. Leurs enfants ayant migré en ville sont ciblés par une politique scolaire spécifique et font l'objet d'une catégorisation et d'une sectorisation dans des écoles imposées qui leur sont dédiées et destinées à leur accueil en ville ⁽⁷⁾.

Les mesures politiques traitant de la scolarisation des enfants issus de la migration rurale ont engendré ainsi l'émergence d'une nouvelle catégorie institutionnalisée dans les nomenclatures scolaires et migratoires en Chine, désormais nommée « enfants de *nongmingong* » dans les documents politiques. Cette nouvelle catégorie a également suscité l'attention des milieux académiques chinois qui concourent à rendre compte de sa réalité. Si la mise en visibilité médiatique du problème de la scolarisation des enfants de *nongmingong* en ville dans les années 90 a mis au

jour la question sans qu'elle puisse prendre l'ampleur nationale et attirer l'attention des autorités politiques, l'année 2001 a constitué un tournant dans le domaine des recherches sur cette question. En témoignait la multiplication des enquêtes sociologiques quantitatives visant à rendre compte avant tout de la situation des écoles privées destinées à ce groupe d'enfants en ville ⁽⁸⁾.

Devenue un objet d'études multidisciplinaire aujourd'hui, c'est avec la notion d'« intégration » (*rongru* 融入) que cette question de la scolarisation des enfants de *nongmingong* est abordée par certains chercheurs chinois en sociologie et en sciences de l'éducation afin d'analyser leurs rapports à la société urbaine. Cette perspective de recherche est néanmoins teintée d'une vision normative et les analyses constituent à mon sens des juge-

1. Pour le système du *hukou* et son évolution, voir Chloé Froissart, « Le système du *hukou* : pilier de la croissance chinoise et du maintien du PCC au pouvoir », *Les Études du CERI*, n° 149, septembre 2008, p. 1-47.
2. Jean-Philippe Béja, « Les travailleurs itinérants, des immigrés de l'intérieur », *Perspectives chinoises*, n° 21, 1994, p. 30-35.
3. Liu Kaiming, *Bianyuan ren* (L'homme marginalisé), Pékin, Xinhua chubanshe, 2003, p. 202.
4. Dorothy J. Solinger, « The Creation of a New Underclass in China and its Implications », *Environment and Urbanization*, vol. 18, n° 1, 2006, p. 177-193.
5. Dans les médias et le langage quotidien, il existe aussi le terme « *dagong mei* », littéralement « jeune sœur (célibataire) qui vend sa force de travail », pour désigner la figure de la travailleuse migrante rurale. Nous retrouvons des travaux sur la migration au féminin en Chine notamment dans la littérature en langue anglaise, par exemple, Pun Ngai, *Made in China: Women Factory Workers in a Global Workplace*, Durham, Duke University Press, 2005 (traduit et publié en chinois en 2007, en français en 2012) ; Zhang Nana, « Performing Identities: Women in Rural-urban Migration in Contemporary China », *Geoforum*, vol. 54, 2014, p. 17-27 ; Charlotte Goodburn, « Migrant Girls in Shenzhen: Gender, Education and the Urbanisation of Aspiration », *China Quarterly*, vol. 222, 2015, p. 320-338.
6. Chen Yingfang, « *Nongmingong*: zhidu anpai yu shenfen rentong » (Travailleurs migrants ruraux : une création institutionnelle et une identité sociale), *Shehuixue yanjiu*, n° 3, 2005, p. 119-132.
7. Lan Pei-chia a utilisé le terme « incorporation segmentée » (*segmented incorporation*) pour caractériser le cadre urbain dans lequel l'exclusion systématique envers ces « migrants de la seconde génération » a désormais fait place à des formes de segmentation institutionnelle plus subtiles qui ne cessent de reproduire les préjugés culturels. Voir Lan Pei-chia, « Segmented Incorporation : The Second Generation of Rural Migrants in Shanghai », *The China Quarterly*, vol. 217, 2014, p. 243-265.
8. Voir par exemple Han Jialing, « Beijing shi liudong ertong yiwu jiaoyu zhuangkuang diaocha baogao » (Rapport d'enquête sur le statu quo de l'éducation obligatoire des enfants migrants à Pékin), *Qingnian yanjiu*, n° 8, 2001, p. 1-7, et la suite du rapport dans *Qingnian yanjiu*, n° 9, 2001, p. 10-18.

ments déguisés en constatations objectivées⁽⁹⁾. Elle tend également à déplacer le questionnement du problème de la « scolarisation » (*jiuxue* 就学) vers celle de l'éducation (*jiaoyu* 教育) dans le cadre familial et ouvre ainsi la possibilité d'imputer le problème aux travailleurs migrants et à leurs enfants, en expliquant les failles des dispositifs non par les politiques menées mais par les défauts des familles migratoires et les différences culturelles supposées entre ces dernières et les urbains. Les chercheurs partent souvent d'un constat sur les difficultés dans l'apprentissage chez les enfants et tentent d'en trouver les causes dans l'éducation familiale. Les analyses sont formulées en termes de manque, et c'est tout le milieu des travailleurs migrants qui est mis en cause et jugé : « Qualité⁽¹⁰⁾ basse » (*suzhi* 素质低)⁽¹¹⁾, conception éducative arriérée dite « en libre parcours » (*fangyang* 放养) ou « fermée »⁽¹²⁾, attitude valorisant les garçons et méprisant les filles (*zhongnan qingnu* 重男轻女)⁽¹³⁾, etc. D'autres recherches, provenant des acteurs sur la scène scolaire, c'est-à-dire des enseignants, tentent de proposer des remèdes aux carences de l'éducation familiale. Leur raisonnement est le suivant : dans la mesure où les enfants sont susceptibles d'être influencés par leur éducation familiale et que leur santé mentale est en danger, les enseignants de toutes les disciplines doivent se mobiliser afin d'y remédier⁽¹⁴⁾. Il est intéressant de voir que ce schéma de raisonnement se retrouve également chez les enseignants dans les établissements accueillant des élèves des classes populaires marginalisées des sociétés occidentales et notamment en France dans les zones d'éducation prioritaire (ZEP)⁽¹⁵⁾. En lisant ces articles, on se croit dans les écrits des vulgarisateurs de la puériculture – analysés par Luc Boltanski dans *Prime éducation et morale de classe* – qui présentent les classes populaires comme ayant un certain nombre de caractères qui se changent en leur contraire une fois leur éducation accomplie⁽¹⁶⁾. L'éducation ainsi conçue est donc dotée d'une mission civilisatrice qui consiste à « domestiquer » les « petits sauvages », régler leur vie privée, substituer à leurs habitudes des manières d'agir obligatoires et vise à leur faire accepter les valeurs des classes supérieures et qui sont idéologiquement intégrées au tout social.

Avec cette perspective de l'« intégration », on assiste ainsi à une vision misérabiliste qui n'envisage le problème de la scolarisation des enfants de *nongmingong* qu'en termes de manques (manque culturel des milieux des *nongmingong*, vulnérabilité mentale des enfants de *nongmingong*, etc.) et de défaillances parentales (indisponibilité et ignorance de l'importance de l'éducation, etc.). Elle relève à mon sens d'une justification politico-idéologique de la question de la scolarisation, dans la mesure où elle concourt à la représentation des enfants de *nongmingong* et des familles migratoires en termes de manque et celle des « enfants de *nongmingong* » comme simples victimes de leurs « milieux nocifs ».

La lecture de la littérature existante issue des milieux académiques chinois m'a révélé ainsi le manque d'études du point de vue des usagers directement ciblés de la politique scolaire ségrégative, à savoir celui des enfants de *nongmingong* scolarisés en ville eux-mêmes. À cela s'ajoute une représentation de ces enfants comme passifs dans leur propre socialisation, victimes de leur famille et du milieu social des *nongmingong*. Or, la socialisation est loin d'être un clonage, mais « le résultat d'une transaction entre l'individu et la société »⁽¹⁷⁾. Elle n'est pas unidirectionnelle et il ne s'agit en aucun cas d'un processus de mise en conformité des acteurs avec leur environnement. De nombreux travaux concernant les élèves de populations ségréguées en France ont mis en évidence que les enfants sont des acteurs actifs de leur propre socialisation⁽¹⁸⁾.

Cette étude se propose ainsi de mettre les enfants au centre de la focale de recherche et tentera de s'interroger sur les effets de la catégorisation institutionnalisée comme « enfants de *nongmingong* » sur la construction de l'identité sociale de ces élèves issus de la population d'origine rurale scolarisés en zone urbaine. Cette approche se distingue donc de la sociologie misérabiliste⁽¹⁹⁾ de la catégorie institutionnelle d'« enfants de *nongmingong* ».

La stigmatisation comme outil conceptuel pour analyser des interactions avec les « enfants de *nongmingong* » et le stigmatisme lié au lieu d'habitation

Erving Goffman a défini le stigmatisme comme « la situation de l'individu que quelque chose disqualifie et empêche d'être pleinement accepté par la société »⁽²⁰⁾ qui peut apparaître comme un attribut figé d'une catégorie d'individus voire une sorte d'exclusion sociale intemporelle et décontextualisée. La stigmatisation relève alors du processus social relationnel de

9. Certains d'entre eux mènent leur terrain dans les écoles publiques en ville et analysent l'« intégration » des enfants migrants scolarisés au sein de ces établissements. Par exemple, Jiang Hua, Xu Xuying et Chen Qiang parlent de l'« adaptation culturelle » des enfants de travailleurs migrants qu'ils définissent en trois niveaux. Le niveau superficiel concerne l'apparence, y compris style vestimentaire et hygiène, langage, habitudes culinaires. Le niveau médium a trait aux comportements scolaires. Le niveau approfondi concerne la compréhension des cours et des codes et l'intériorisation des valeurs : Jiang Hua, Xu Xuying, Chen Qiang, « Liudong ertong dui chengshi wenhua de shiying yanjiu, yi Beijing shi liangsu xiaoxue de ge'an weili » (Études sur l'adaptation culturelle des enfants migrants : le cas de deux écoles primaires à Pékin), *Jiaoyu kexue yanjiu*, n° 11, 2007, p. 29-33.
10. Je traduis le terme « *suzhi* » en « Qualité » avec le « Q » en majuscule, en suivant l'analyse d'Andrew Kipnis qui souligne la caractéristique englobante du discours du *suzhi* et le glissement fait entre la spécificité d'une qualité singulière et la « Qualité intégrale » (*the overall Quality*) dans l'utilisation de ce discours : Andrew Kipnis, « *Suzhi*: A Keyword Approach », *The China Quarterly*, vol. 186, 2006, p. 295-313.
11. Xu Hui et Cai Pei, après avoir énuméré les problèmes qu'ils constatent chez les enfants, tels que les résultats scolaires au-dessous de la moyenne, le manque d'activités extrascolaires et la « Qualité basse », soulignent la responsabilité des parents dans cette situation. Selon eux, les conditions économiques de ces familles ne permettent pas aux enfants d'avoir leur propre espace d'études à la maison. Le statut social inférieur des parents porte atteinte à l'autorité de ces derniers en face de leurs enfants. Le manque du capital social des parents se transmettrait aux enfants qui auraient probablement eux aussi un complexe d'infériorité : Xu Hui, Cai Pei, « Chengshi nongmingong chuzhongsheng zinu jiating jiaoyu zhuangkuang chutan » (L'enquête préliminaire sur l'éducation familiale des collégiens enfants des *nongmingong* en ville), *Zhongguo keji chuangxin daokan*, n° 11, 2010, p. 162-163.
12. Mi Wei, « Nongmingong liudong zinu de jiating jiaoyu wenti yu shehui gongzuo de jieru, dui Chengdu shijiao nongmingong jiating diaocha de sikao » (La question de l'éducation familiale des enfants migrants de travailleurs migrants ruraux et l'intervention sociale : réflexions à partir de l'enquête menée au sein des familles de travailleurs migrants ruraux dans la banlieue de Chengdu), *Fazhi yu shehui*, n° 25, 2008, p. 282-283.
13. Chen Yao, « Jincheng nongmingong guanyu jiaoyu zinu jiazhi guan zhi bianqian » (L'évolution des conceptions éducatives des travailleurs migrants ruraux sur l'éducation de leurs enfants), *Dajia*, n° 4, 2010, p. 205-206.
14. Voir par exemple Cao Hongli, Wang Yingfang, « Nongmingong zinu yuwen xuexi cunzai de wenti ji chengyin » (Les difficultés de l'apprentissage du chinois chez les enfants de travailleurs migrants ruraux et l'origine de ces difficultés), *Yuwen xuekan*, n° 3, 2011, p. 162-163 ; Ren Haitao, « Banzhuren ruhe jiaoyu jincheng wugong ren yuan zinu » (Comment les maîtres principaux doivent-ils éduquer les enfants de travailleurs migrants), *Xin kecheng*, n° 6, 2010, p. 40.
15. Agnès Van Zanten, *L'école de la périphérie. Scolarité et ségrégation en banlieue*, Paris, PUF, 2001, p. 230-240.
16. Luc Boltanski, *Prime éducation et morale de classe*, Paris/La Haye, Mouton, 1969.
17. Annick Percheron, *La socialisation politique*, Paris, A. Colin, 1993, p. 8.
18. Voir par exemple Jean-Paul Payet, François Sicot, « Expérience collégienne et origine ethnique : la civilité et la justice scolaire du point de vue des élèves étrangers ou issus de l'immigration », *Migrant-Formation*, n° 109, 1997, p. 155-168 ; Agnès Van Zanten, *L'école de la périphérie. Scolarité et ségrégation en banlieue*, op. cit.
19. Claude Grignon, Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire : Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Hautes Études/Gallimard/Seuil, 1989.
20. Erving Goffman, *Stigmatisme. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975, p. 7.

dévaluation qui discrédite un individu aux yeux des autres dans les interactions. Le cadre théorique du stigmatisme à la manière de Goffman me paraît pertinent pour saisir et analyser la construction de l'identité sociale des « enfants de *nongmingong* », dans la mesure où il implique d'abord la manière dont les individus stigmatisés vont gérer le stigmatisme en question et met l'accent ainsi sur la perception et la réaction des acteurs concernés. L'approche interactionniste qu'il implique permettra également de mieux saisir la mise en œuvre concrète de la catégorie institutionnalisée et stigmatisante d'« enfants de *nongmingong* » et ses effets sur ces enfants concernés⁽²¹⁾. Le cadre théorique de la stigmatisation permettra de questionner l'appropriation de la catégorisation stigmatisante d'« enfants de *nongmingong* » par les élèves ciblés, en mettant l'accent sur la marge de manœuvre de ces derniers pour construire une identité sociale cohérente. Par « marge de manœuvre », j'entends non seulement le fait qu'ils sont amenés à intégrer la catégorisation, mais aussi à y résister et à la négocier, ou même à l'utiliser en fonction de leurs stratégies.

L'habitation de ces « enfants de *nongmingong* » scolarisés en ville constitue un domaine cristallisant l'enjeu de la stigmatisation dont ces derniers font l'objet. Au fur et à mesure de l'expansion rapide des espaces urbains, certains villages sont intégrés dans les villes, mais en même temps, en raison des différences entre la ville et la campagne notamment au niveau du régime de propriété terrienne et du *hukou*, ces villages sont loin d'être urbanisés et constituent en fait un « espace flottant » au sein des villes, avec « un corps urbain et un cœur rural »⁽²²⁾. Ces anciens villages attirent la foule avec leur prix de location abordable et leur emplacement pratique en ville, notamment pour les travailleurs migrants ruraux en quête de logement bon marché. Les migrants se sont progressivement regroupés pour habiter en communauté et ont formé de nombreux groupes d'affinité régionale ou professionnelle⁽²³⁾, cette séparation spatiale avec la population locale urbaine étant due aussi au statut juridique et au traitement spécifique et discriminatoire envers les migrants ruraux. Les immeubles et les habitants qu'ils abritent ont donné naissance à une image négative de ces microsociétés indépendantes de la société urbaine, appelées *chengzhongcun* 城中村, littéralement « villages au sein de la ville » : « synonymes de "saleté", de "désordre", d'environnement "malsain" », « "cicatrices de pustules" de la grande métropole », « "réservoirs" des crimes »⁽²⁴⁾. Ainsi, les « enfants de *nongmingong* » qui habitent dans ces *chengzhongcun* doivent-ils assumer l'image qui leur est associée. Ceux qui habitent dans les quartiers résidentiels urbains, entourés par les urbains dans le voisinage, risquent à chaque instant d'être identifiés comme étrangers à leur voisinage urbain, entraînant des possibles discriminations. Leur problème sera alors le contrôle de l'information relatif à leur stigmatisme.

Alors quels rapports les « enfants de *nongmingong* » entretiennent-ils à leur habitation et à la population urbaine (au sens du *hukou*) en ville ? Cette étude consiste à mettre en lumière les stratégies identitaires que les enfants déploient en face du stigmatisme lié au lieu de leur habitation : d'une part, les stratégies individuelles, en distinguant ceux qui habitent les *chengzhongcun* – ceux qui font l'objet du stigmatisme spatial à cause de l'image négative de leur quartier (qui est dû aussi à la représentation des travailleurs migrants, habitants principaux de ce type de quartiers), et ceux qui habitent dans les quartiers résidentiels urbains, entourés par les urbains dans le voisinage, et d'autre part, les stratégies collectives mises en œuvre par les enfants, c'est-à-dire lorsqu'ils se retrouvent en présence de leurs pairs au sein de l'école.

Le terrain et la méthodologie

Cette étude cherche à mettre en lumière la manière dont les élèves ciblés par la politique scolaire vis-à-vis des « enfants de *nongmingong* » en ville s'approprient, négocient avec ou résistent à cette catégorisation stigmatisante dans le domaine de l'habitation. J'adopte ainsi une approche micro-sociologique en me situant à un niveau local et me focalisant sur des interactions concrètes des acteurs.

Durant 2010 et 2012, j'ai mené trois séquences d'enquête ethnographique dont la durée totale était de neuf mois (d'abord de fin février à fin mai 2010, ensuite de début mars à début mai 2011 et enfin de fin février à fin mai 2012) dans une école primaire destinée à l'accueil des enfants de travailleurs migrants ruraux à Hangzhou. Sur le terrain, je suivais l'évolution de la même classe d'une cinquantaine d'élèves du quatrième niveau⁽²⁵⁾ (en 2010) jusqu'au sixième niveau (en 2012). Dotée d'un statut officiel d'enseignante stagiaire, j'effectuais le même emploi du temps que celui des enseignants de l'école, en alternant le temps passé dans la salle de classe et dans le bureau des enseignants. Avec les élèves, j'ai adopté une méthodologie d'enquête de terrain combinant l'observation participante et les entretiens informels et collectifs, de type *focus group*, avec les élèves âgés de 12 à 14 ans au sein de l'école. Les matériaux ainsi recueillis, notamment ceux des entretiens informels effectués en dehors de l'espace scolaire, constituent la base de cette présente étude.

En effet, dans cette école, les élèves avaient un emploi du temps très chargé et un encadrement sous surveillance permanente imposés par la direction de l'école et pratiqués par les enseignants. Les élèves étaient souvent contraints de rester à leur place pendant les récréations afin de terminer les devoirs du cours précédent ou de préparer le cours suivant. Cette gestion du temps à l'école ne me permettant pas de discuter avec les élèves sans solliciter l'attention des enseignants, j'ai opté pour la forme de discussion informelle avec les élèves après la sortie de l'école et notamment profité du temps pendant lequel je faisais le chemin avec les élèves pour aller faire les visites à domicile pour communiquer avec eux. Il était intéressant de voir comment les élèves me présentaient leur lieu d'habitation et réagissaient à ma visite à leur domicile tout au long de ce chemin, tout en étant consciente de ma propre identité et de la façon dont je l'ai présentée devant eux : adulte/enseignante stagiaire/enquêtrice/Hangzhouienne au sens du *hukou* mais originaire d'une ville-district située à 140 km de Hangzhou/...

Ces interactions avec les élèves en dehors de l'espace scolaire s'inscrivent dans un contexte d'enquête marqué par ma présence au sein de l'école, à raison de cinq jours par semaine, où j'ai pu effectuer une observation participante auprès des élèves. Le principe d'enquête – que j'ai négocié avec la maîtresse principale de la classe – était que je m'intégrais dans la vie scolaire ordinaire des enfants : suivre les cours avec assiduité, aller en récréation avec eux, participer aux cours de sport, discuter et jouer avec eux si possible,

21. C'est la raison pour laquelle la notion de la discrimination n'est pas sollicitée, qui se réfère au domaine du droit et au niveau du statut social objectif.

22. Li Peilin, « les "villages urbains" dans la Chine en mutation : le cas de Yangcheng à Canton », in Laurence Rouleau-Berger, Guo Yuhua, Li Peilin, Liu Shiding (éds.), *La nouvelle sociologie chinoise*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 237-266, p. 239.

23. Pour une description sur ces quartiers, voir Li Chunling, « Migrations villes-campagnes et mobilité sociale », in Jean-Louis Rocca (éd.), *La société chinoise vue par ses sociologues*, Paris, Presses de Sciences Po., 2008, p. 64.

24. Wang Lu, « "Chengzhongcun" gaizao de Hangzhou moshi » (Le mode de reconstruction des « villages au sein de la ville » de Hangzhou), *Zhengce liaowang*, n° 3, 2010, p. 43-45, p. 44.

25. Équivalent du CM1 en France.

participer aux activités extrascolaires telles que les compétitions sportives et les sorties printanières, faire des visites à domicile chez eux, assister aux devoirs à domicile en rapport avec mon enquête. Ma présence à l'école m'a permis de nourrir des relations avec les élèves de ma classe au fur et à mesure et lors de la troisième séquence du terrain, j'ai commencé à mener des entretiens collectifs avec eux. Ils étaient alors – me semblait-il – en général plus habitués à ma présence à l'école car ils s'étaient déjà familiarisés avec la « maîtresse stagiaire Zhou » durant les deux premiers terrains. J'étais toujours « la maîtresse Zhou », comme la plupart d'entre eux m'appelaient – il est arrivé que certains m'appellent « grande sœur » (*da jiejie* 大姐姐) dans le contexte extrascolaire comme lors de la sortie printanière –, mais sans l'autorité d'une enseignante titulaire et encore moins celle de la maîtresse principale.

Les 51 élèves de la classe ont été divisés en sept groupes et j'ai fait des entretiens avec ces groupes dans une salle de réunion de l'école. Étant donné l'emploi du temps chargé à l'école, je n'ai pu faire ces entretiens qu'après la fin des cours, après avoir obtenu l'autorisation de la maîtresse principale, qui a arrangé la salle de réunion pour moi. J'ai dû également suivre ses conseils en répartissant les groupes d'entretien en fonction de la répartition des groupes d'élèves en charge des tâches ménagères de la classe. Cependant, cette constitution du groupe correspondant à la répartition des groupes chargés des tâches ménagères de la classe est elle-même spontanément hétérogène du point de vue du genre, du niveau scolaire et parfois aussi de la position sociale, basée sur la répartition des groupes d'« entraide scolaire ». Chaque groupe est ainsi constitué par des élèves dont les performances scolaires sont classées par la maîtresse principale en « bonnes », « moyennes » et « mauvaises ». Cette hétérogénéité m'a permis d'explorer la diversité des points de vue des élèves et leurs rapports à la scolarité en ville en général. La maîtresse principale a également prévenu les parents des élèves participant à l'entretien une journée à l'avance, en notant dans le cahier de correspondance : « votre enfant rentrera un peu en retard à la maison à cause d'un entretien ». La maîtresse a dit ne pas avoir eu de retour particulier de la part des parents par rapport à cette petite note⁽²⁶⁾. La durée moyenne des entretiens collectifs était d'une heure et demie, soit la durée d'environ deux cours après une journée de 8h00 à 15h30 passée à l'école. Je ne pouvais aller au-delà car l'attention des enfants aurait été saturée. Le recours aux *focus groups* avait pour fin de me permettre de mieux comprendre l'attitude des enfants participants, leur compréhension et leur perception d'une question donnée, ce qui n'aurait pas été possible sur la base d'une observation ou d'entretiens individuels.

Les trois stratégies individuelles des élèves habitant les *chengzhongcun*

Parmi les familles des élèves de la classe où je me suis introduite en tant qu'enseignante stagiaire, 17 d'entre elles habitent les appartements ou les pièces à débarras⁽²⁷⁾ des quartiers résidentiels urbains (*xiaoqu* 小区)⁽²⁸⁾. 35 familles enquêtées vivent dans les *chengzhongcun*, parmi lesquelles cinq occupent les locaux destinés à d'autres fins mais dont une partie est réaménagée en espace d'habitation : entrepôt, usine, local commercial ou encore bureau d'accueil d'entreprise. Comment les élèves me présentaient-ils leur lieu d'habitation et réagissaient-ils à ma visite à leur domicile tout au long de ce chemin et quelles analyses peut-on en tirer concernant les rapports qu'ils entretiennent avec leur habitation en ville ?

Dans un premier cas, je constate que certains élèves entament un travail de défense et reconstruisent un monde à l'aide des ressources de l'imaginaire. Je prends ici l'exemple d'une élève de ma classe. Mon intérêt à l'égard de la famille de cette élève est suscité par la conversation que j'ai eue avec elle dans un bus quelques jours avant ma visite chez elle. La petite fille de 11 ans, ayant essayé de m'expliquer à quoi ressemblait sa maison, a fini sa description en disant : « mais... peut-être tu ne vas pas aimer ma maison ». En réalité, la maison se situe au bord d'une autoroute qui traverse un vaste terrain en friche dans une banlieue lointaine à l'ouest de Hangzhou, à deux heures de bus de l'école où va l'élève. Sa maison ressemble à première vue à un entrepôt de déchets en béton. Elle est divisée en deux pièces : la première est une salle de stockage pour les déchets encombrants qui débordent largement de la pièce et la seconde est une pièce de 20 m² transformée en chambre à coucher et cuisine. Au cours de notre chemin, l'élève n'a pas arrêté de me décrire sa maison, dans l'objectif à la fois d'amortir mon choc à la vue de la maison (ses descriptions étaient préventives) et de se protéger de l'embarras une fois que je verrais l'état de sa maison. Ainsi, le fait que sa maison se situe loin du centre ville est présenté comme un éloignement volontaire et le gage d'une tranquillité précieuse en ville (« C'est loin de la ville, j'aime bien, parce que c'est calme là-bas, pas comme dans le centre ville, c'est trop bruyant »). Le vaste terrain en friche autour de la maison et du village est décrit comme un accès privilégié à la nature et comparé particulièrement aux bénéfices de son village d'origine (*laojia* 老家) (« On a une vue dégagée, comme à mon *laojia* », « Là-bas on respire mieux parce qu'on est plus proche de la nature »). Certains inconvénients de la maison sont avoués et réinterprétés tout de suite comme des avantages : « Mes parents collectent les déchets, et tu verras qu'il y en a beaucoup à la maison, mais comme ça mes parents peuvent faire une partie de leur travail à la maison ». (Xiang, fille, 11 ans lors de la visite à domicile en 2010, à Hangzhou depuis sept ans, originaire de la province du Hunan, parents ferrailleurs).

Le discours selon lequel leur maison est proche de la nature est répandu parmi ceux qui habitent dans les *chengzhongcun* périphériques. Une élève nommée He m'a montré de ses doigts la petite rivière qui traversait son village, après une heure et demie de bus et une demi-heure de marche dans la boue, et m'a dit qu'elle adorait cet environnement proche de la nature quitte à subir le long trajet. Et plus tard, elle a avoué son agacement vis-à-vis du long trajet qu'elle devait faire chaque jour, mais « si cette maison était plus près de la ville, elle aurait été détruite par les gens » comme l'ancien quartier qu'elle habitait à Hangzhou (He, fille, 11 ans lors de la visite à domicile en 2010, à Hangzhou depuis cinq ans, originaire de la province du Jiangxi, père ouvrier de production non qualifié dans une usine de fabrication de matrices métalliques, mère femme de ménage). Une autre élève nommée Wu habite dans un *chengzhongcun* qui doit être démoli prochaine-

26. Contrairement à une certaine idée reçue concernant des contraintes pour faire l'enquête sociologique en Chine à cause du régime autoritaire, j'ai connu sur mon terrain une facilité d'accès au contact avec les enfants qui n'est pas imaginable dans le contexte occidental, où la validation des comités d'éthique est indispensable pour travailler auprès des sujets sensibles comme des enfants. Le contrôle était encore moins pour mon cas car la plupart des parents d'élèves dans cette école sont soit en retrait soit en position conformiste vis-à-vis de l'école et ses représentants, parce qu'ils sont discrédités ou en position discréditable aux yeux de ces enseignants issus des classes moyennes urbaines, à cause de leur identité de *nongmingong*. La maîtresse principale avait en réalité le monopole pour m'autoriser à interviewer ses élèves.

27. Ces pièces sont souvent situées au sous-sol des bâtiments résidentiels ou en face de ceux-ci et d'une manière alignée.

28. Je traduis volontiers le mot *xiaoqu* en « quartiers résidentiels urbains », d'une part pour faire une distinction entre les *chengzhongcun* et le reste de l'espace urbain, d'autre part parce que c'est un mot employé par les élèves eux-mêmes. Ces derniers désignaient les *xiaoqu* comme « les quartiers résidentiels des urbains » (*chengliren* de *xiaoqu*).

ment. La plupart des résidents ont déjà déménagé, laissant les maisons à l'abandon. Cela se traduit par des fenêtres cassées à travers lesquelles on entrevoit la vacuité à l'intérieur, et par les buissons et les espaces verts mal entretenus à la frontière du quartier. Malgré la transformation en taudis de cet environnement, l'élève m'a décrit sa maison comme « une cabane de princesse dans la forêt ». L'état d'abandon de l'environnement de son habitation est toujours euphémisé et sublimé par la mise en avant d'un environnement presque champêtre ; l'envahissement par les mauvaises herbes est présenté en terme d'accès à la nature (Wu, fille, 13 ans lors de la visite à domicile en 2012, à Hangzhou depuis 12 ans, originaire de la province de l'Anhui, père chauffeur de bus scolaire, mère vendeuse dans un magasin de vêtements). Confrontés à un contexte résidentiel qui cristallise leur marginalité, ces enfants mobilisent les ressources de l'imaginaire afin de reconstruire une image de leur logement tolérable pour eux-mêmes.

Le stigmate peut également être neutralisé par l'humour et l'ironie voire le détachement. Certains enfants m'ont décrit volontairement les facettes les plus sombres de leur village, et ils avaient leurs propres expressions stigmatisantes pour désigner les lieux. C'est ainsi qu'un élève qui habite dans le quartier nommé « hehua yuan » m'en a parlé sur le chemin de ma visite. Ce dernier, en se référant à la saleté et la « vulgarité » de son quartier, s'est moqué avec plaisir de ce nom *hehua yuan*, littéralement « la cour aux lotus » : « Ce nom est vraiment trompeur. Je ne vois pas de lotus. Mais les poubelles, oui, il y en a plein. Ce n'est pas "la cour aux lotus", mais "la cour aux fleurs de teigne" (*lali hua* 癩痢花) ». Cette dernière expression dialectale renvoie à une maladie des cheveux, et est dotée d'un sens péjoratif faisant allusion à l'aspect inesthétique et « nocif » de son quartier (Fan, garçon, 11 ans lors de la visite à domicile en 2010, à Hangzhou depuis huit ans, originaire de la province du Zhejiang, père contremaître, mère serveuse à l'hôtel). Un autre élève m'a dit en plaisantant qu'il habitait dans un « village clôturé qui se situe dans les montagnes » (*shanzhai* 山寨). Néanmoins, cette appellation ne relève pas d'une imagination romantique enfantine pour mythifier le lieu où il habitait, comme ce que ce terme pourrait laisser entendre dans le contexte chinois, par exemple, les villages clôturés occupés par les héros hors-la-loi dans *Au bord de l'eau*. Ce qui la distingue du premier cas (celui de « la cabane de princesse dans la forêt ») est que l'image est mise en avant avec l'intention de ridiculiser l'environnement de son village, au lieu de transformer les inconvénients en avantages tolérables pour soi-même. En effet, cet élève n'a pas hésité à me raconter les aspects les plus repoussants de son quartier : l'énorme distance avec le centre ville, le marché traditionnel en désordre et de mauvaise odeur, les enfants mal éduqués qui jouent sans gêne dans les ruelles du village, le danger des jeunes vagabonds, etc. (Jie, garçon, 12 ans lors de la visite à domicile en 2011, à Hangzhou depuis trois ans, originaire de la province du Zhejiang, père soudeur, mère femme de ménage).

Dans un troisième cas, le stigmate peut se voir détourné « sinon vers son double, du moins vers "l'autre-le-plus-proche" »⁽²⁹⁾. Lorsque les élèves se sentaient exposés au stigmate spatial, ils indiquaient souvent certains de leurs camarades de classe comme pôle stigmatisé de substitution. Ainsi, certains élèves se comparaient volontiers à leurs pairs dans la description de leur condition de logement, toujours à leur avantage : lorsque je faisais la remarque sur la grande distance entre leur habitat et l'école, il y avait toujours tel ou tel élève de leur classe qui habitait encore plus loin selon eux ; lorsqu'ils avouaient eux-mêmes la saleté et le désordre répandus au sein de leur propre village, il y avait toujours un « mais » en même temps qui dénonçait l'habitat de tel ou tel camarade de classe qui était dans un

pire état que le leur. C'est le cas de l'élève Zheng. Il habite dans un *chengzhongcun* qui se situe au centre ville, non loin de l'école. Son appartement est une pièce de 10 m² où tiennent à peine un lit superposé et une table pliante. Étonnée par la taille minuscule et la modestie de la pièce lorsque l'élève en a ouvert la porte, j'ai dû laisser voir sur mon visage une expression de surprise qui a été perçue par ce dernier. Ainsi a-t-il dit : « C'est petit, non ? Mais tu sais, mes parents n'ont qu'un enfant, pas comme certains de mes camarades de classe. Par exemple, Sheng, elle a deux sœurs chez elle, c'est plus encombrant » (Zheng, garçon, 13 ans lors de la visite à domicile en 2011, à Hangzhou depuis quatre ans, originaire de la province du Jiangxi, parents commerçants en fruits de mer dans un marché traditionnel). Ou encore, lorsque j'ai posé la question « Par quel moyen avez-vous trouvé votre appartement actuel ? » aux parents d'une de mes élèves, celle-ci est intervenue dans notre entretien. Après avoir entendu ses parents dire qu'ils auraient envie d'avoir un appartement plus grand pour son bien : « Notre appartement est petit, mais je suis allée chez Guo et Zhou, le nôtre est plus grand que les leurs » (Miu, fille, 11 ans lors de la visite à domicile en 2010, à Hangzhou depuis six ans, originaire de la province du Zhejiang, père ouvrier dans une imprimerie, mère enseignante dans une maternelle privée située dans le village au sein de la ville où ils habitent). À travers ce type de discours, on peut constater à la fois la proximité et la distance affective entre ces élèves : la proximité, car il s'agit d'une interconnaissance relativement profonde, d'un « Nous » qui repose non seulement sur les affinités électives, mais aussi sur des conditions de vie comparables et la stigmatisation spatiale subie ; la distance, car cette même stigmatisation subie les pousse à se détacher de ce « Nous ».

Tandis que les élèves qui habitent les *chengzhongcun* subissent le stigmate lié à leur habitation et développent des stratégies de justification par comparaison avec les autres migrants logés là, ceux qui habitent dans les « quartiers des urbains » ne vivent pas la même situation.

Les élèves habitant dans les quartiers résidentiels urbains : des sauvages incivils ?

À la différence de ceux qui habitent dans les villages au sein de la ville, les élèves vivant dans les quartiers résidentiels urbains n'endossent pas l'image négative du quartier. Ils sont entourés par des habitants dont la plupart sont des locaux urbains au sens du *hukou*. De ce fait leurs stratégies identitaires se distinguent de leurs pairs.

On peut prendre par exemple le cas de Hu. Ce dernier fait partie des premiers élèves dont j'ai choisi de visiter la maison, en raison de la proximité géographique – il habitait dans le même quartier que moi. Bien situé, dans un arrondissement où se concentrent des quartiers résidentiels, ce quartier a d'abord été peuplé par des cadres de la fonction publique avant d'être mis en vente et occupé progressivement par les habitants de diverses origines socio-économiques parmi lesquels les cols blancs restent majoritaires. Hu et ses parents s'y sont installés depuis à peu près deux ans quand je me suis rendue chez eux en 2010. Selon sa mère, ils ont décidé d'emménager dans

29. Louis Gruel, « Conjurer l'exclusion : rhétorique et identité revendiquée dans des habitats socialement désqualifiés », *Revue française de sociologie*, vol. 26, n° 3, 1985, p. 431-453, p. 437. Dans son analyse sur les habitants des habitats socialement désqualifiés en France, Louis Gruel avance que le détournement vers l'autre-le-plus-proche permet de recréer une parcelle de différence positive en position d'extrême désqualification sociale. Selon lui, cette stratégie à la fois opérante et dérisoire traduit la nécessaire ambiguïté des liens noués entre individus semblablement stigmatisés.

cet appartement de 90 m² afin que les ouvriers artisans associés à l'entreprise de son mari puissent y passer la nuit de temps en temps s'ils travaillaient tard. Voici l'extrait de mon journal du terrain qui décrit le jour où j'ai visité leur maison :

Un jour après l'école, j'ai vu Hu dans le bus, et c'est ainsi qu'on a su qu'on habitait dans le même quartier. Contrairement à moi qui ai exprimé ouvertement la joie de cette belle coïncidence, Hu semblait assez distant et n'avait pas l'air enchanté par cette nouvelle ce jour-là. Les jours suivants, je lui ai demandé à plusieurs reprises de me rejoindre pour rentrer ensemble après l'école mais il ne m'a pas attendue et a disparu en silence, jusqu'au jour où j'ai insisté pour aller chez lui sous prétexte de faire l'entretien avec ses parents. Silencieux sur le chemin et peu réactif à mes tentatives de discussions, il est devenu tout d'un coup malicieux une fois que nous sommes entrés dans le quartier. Il n'hésitait pas à marcher sur le gazon là où c'était interdit ; il s'est arrêté devant les installations publiques des équipements sportifs et s'en est servi d'une manière violente et destructive, en mettant ses pieds sur le siège de la balançoire, en appuyant de tout son poids sur une poignée fragile, etc., tout en criant et en riant fort, jusqu'à ce que je fronce les sourcils et lui demande d'arrêter. Il avait l'air plutôt content de me voir énervée. Avec un sourire narquois, il a repris le chemin en courant. Et une fois dans le bâtiment, il a recommencé ses facéties en appuyant sa clé contre le mur. Au fur et à mesure qu'il montait l'escalier, la clé a gravé une ligne fine dans le mur, alors qu'il avait l'air complètement indifférent à ses actes...⁽³⁰⁾

Ces gestes de Hu me semblèrent confus au premier abord. Et c'est rétrospectivement, après avoir parlé avec ses parents et eu des contacts plus approfondis avec lui, que je suis parvenue à les interpréter. En effet, la famille Hu est en conflit avec leurs voisins, notamment ceux de palier, à cause du problème du bruit depuis leur emménagement. Ayant pour profession le façonnage des bois, le père de Hu et ses collègues ont transformé le salon de l'appartement en atelier de façonnage et le bruit qu'ils font a provoqué le mécontentement du voisinage. La voisine de palier est venue une première fois pour, selon les mots de la mère de Hu, « éclairer ses voisins campagnards venant de l'extérieur sur les codes de voisinage urbain », ce qui a été mal pris par le père de l'élève et ses collègues. Ces derniers l'ont accusée d'être une « dame typiquement urbaine oisive et orgueilleuse » qui n'a aucune conscience de la dureté de leur travail. Ce rappel aux normes de civilité du quartier n'a pas épargné l'élève. Une fois, la dame l'a vu jeter une peau de banane au pied d'un arbre dans le quartier et l'a grondé alors, me dit-il, qu'il avait fait cela dans l'intention seulement de « nourrir l'arbre avec la peau de banane ». La dame est ensuite allée voir ses parents pour s'en plaindre et leur demander de « bien éduquer cet enfant de qualité trop basse ».

Hu m'a confié ultérieurement qu'après cet incident, il lui arrivait de faire volontairement des gestes soi-disant incivils dans le quartier afin d'« évacuer sa rancœur vis-à-vis des gens du quartier ». C'est ainsi que je comprends sa parade et la suite des « gestes incivils » accomplis devant moi. J'ai été dès le départ identifiée comme une urbaine du quartier, supposée partager tous les mauvais traits incarnés par la voisine. Ces « gestes incivils » visaient à me déstabiliser en me montrant l'absence totale de considération qu'il prêtait sur ces « codes de bon voisinage urbain » si importants pour les urbains incarnés par moi ou sa voisine. (Hu, garçon, 11 ans lors de la vi-

site à domicile en 2010, à Hangzhou depuis sept ans, originaire de la province du Zhejiang, père commerçant en bois de construction, mère femme au foyer qui aide parfois son conjoint dans son commerce)

Tous les élèves ne sont pas engagés dans une situation conflictuelle de voisinage aussi prononcée. Au contraire, certains enfants semblent être en très bonne relation avec leurs voisins et très à l'aise dans le quartier. C'est le cas de Chu. Suite à un divorce, la mère de Chu est venue s'installer à Hangzhou. Elle y a rencontré son petit-ami actuel, Monsieur Zhao, et fait venir Chu l'année suivante. Avec le fils de Zhao, ils habitent sous le même toit dans une résidence très bien située dans l'arrondissement où se trouve mon école du terrain, à quelques pas du centre commercial. L'appartement se situe au rez-de-chaussée, dont la moitié donnant sur la rue est transformée en point de vente d'équipements de climatisation que Monsieur Zhao installe (et qui sert de salon et de salle d'études pour la famille après la fermeture du magasin le soir). L'autre partie d'une trentaine de mètres carrés est dédiée à un usage d'habitation. La mère de Chu est contente et fière de pouvoir habiter dans ce quartier, car, selon elle, « peu de gens comme nous sont susceptibles d'accéder à ce niveau de vie », et c'est « grâce à mon "mari" (actuel) qui est parti très tôt de la campagne et qui travaille avec fermeté en ville depuis toujours » qu'ils arrivent à louer un appartement dans le quartier propre et s'offrir une maison de trois étages en cours de construction au village d'origine de son compagnon pour leurs vieux jours.

La famille de Chu est la toute première famille à laquelle j'ai rendu visite. J'ai fait la proposition de visite à l'élève pendant la sortie printanière de l'école. Il a tout de suite approuvé mon idée et avait l'air très accueillant, à tel point qu'il m'a amenée directement chez lui après la sortie, sans avoir demandé d'abord l'avis de ses parents. Il m'a montré son admiration pour son quartier, notamment sur la base d'une relation de découverte avec ce dernier. Ainsi, dit-il, il a découvert plein de choses en habitant dans ce quartier : le parking sous-terrain, le local poubelle en forme de champignon, la conciergerie où l'on contrôle et vérifie les voitures à l'entrée, ainsi que les enfants urbains avec qui il s'entend bien, les jeux vidéos auxquels ils jouent et les dessins animés qu'ils regardent. Il faut noter que ce processus de « découverte » est encouragé par sa mère. Selon cette dernière, beaucoup de travailleurs migrants ruraux n'ont justement pas cette chance de connaître l'univers des urbains, et elle m'a dit qu'elle serait fière si son fils arrive à se faire passer pour un enfant urbain et à s'intégrer à son groupe d'amis du quartier. En effet, elle « admire » (*peifu* 佩服) son fils parce qu'il arrive à « jouer amicalement avec les enfants urbains, comme s'il n'y avait pas de différence entre eux » alors qu'elle-même ne parvient pas à se faire d'amis. Selon elle, c'est parce qu'« il [l'enfant] ne fait pas la différence, il joue aussi bien avec les urbains qu'avec les non-urbains ». Or, je constate que Chu n'est pas démunie de la notion de « différence », sur ce point-là, il tenait le même discours que sa mère. En témoigne l'extrait d'entretien informel ci-dessous :

- Chu : Tu vas voir qu'il est joli et propre mon quartier. Ma famille a un magasin. J'ai accueilli quelques camarades de classe chez moi, ils ont tous aimé ce quartier, parce que leur quartier n'est pas comme ça.

- Enquêtrice : Pourquoi ?

- Chu : Parce qu'ils n'ont pas d'argent. Leurs parents n'ont pas d'argent pour louer un appartement dans un quartier comme le mien.

30. Extrait du journal de terrain du 12 avril 2010.

Nous sommes venus de l'extérieur, nous ne sommes pas riches comme des Hangzhouiens.

- Enquêtrice : Mais tes parents...

- Chu : Mes parents travaillent beaucoup et gagnent plus qu'eux, et c'est pour ça. ⁽³¹⁾

Ainsi, pour lui, le schéma qui sert habituellement à interpréter le fait que quelqu'un habite tel ou tel type de logement est biaisé par la dichotomie entre « Hangzhouiens » et « gens venant de l'extérieur » (*waidi lai de* 外来的). Le fait d'habiter dans ce quartier des urbains est interprété comme une réussite qui demande des capacités remarquables dignes d'éloges. Et le fait d'habiter dans les quartiers délabrés est considéré comme une normalité exprimant leur « différence » stigmatisée. D'une part, il m'a accueillie volontiers chez lui parce qu'il se sentait fier de cette réussite. Son quartier était présentable à ses yeux par rapport à l'environnement des quartiers où habitaient ses camarades de classe. Il en était conscient et il y trouvait une sorte de supériorité par rapport à eux. D'autre part, il avait tendance justement à se présenter comme un enfant de « gens venant de l'extérieur » hors du commun : il m'a indiqué les bus à prendre pour aller à tel ou tel endroit afin de montrer qu'il « connaît bien la ville comme les locaux » ; il m'a dit qu'il côtoyait les enfants urbains et participait à leurs jeux, « pas comme avec ses camarades de classe » ; il avait envie d'apprendre le dialecte de Hangzhou auprès de ses copains hangzhouiens du quartier, d'autant plus qu'il « ne parle pas le dialecte de sa région ». Il s'efforçait de contrôler soigneusement l'impression qu'il produisait pour me présenter l'image d'un enfant de « gens venant de l'extérieur » bien intégré en ville. (Chu, garçon, 12 ans lors de la visite à domicile en 2010, à Hangzhou depuis un an, originaire de la province du Zhejiang, parents divorcés, beau-père patron d'un magasin de climatiseurs, mère femme au foyer).

Cette intensité dans l'énergie mise à contrôler l'impression produite m'a semblé exceptionnelle par ses modalités. D'autres élèves, tels que Wei, ont tendance à se protéger en réduisant au maximum les interactions où ils pourraient exposer un stigmate lié à leur condition sociale, par exemple avec des urbains ou avec l'enquêtrice. Wei est une fille de 12 ans qui habite dans un quartier d'urbains où ses parents tiennent une épicerie. Nous avons fait ensemble le chemin vers chez elle et l'ambiance de cette trentaine de minutes était pesante, ce qui était pour moi une source d'embarras. Comme d'habitude, j'ai essayé d'entamer les discussions avec l'élève, mais les rares réponses qu'elle m'a données étaient « oui » ou « non », la tête baissée, évitant tout contact visuel avec moi. Et elle a fini par s'éloigner de moi en suivant la vague des passagers dans le bus encombré. Une fois descendues du bus, nous avons repris la marche en silence jusqu'à chez elle. Je me suis installée dans la petite épicerie pour commencer l'entretien avec son père, alors qu'elle fonçait jusqu'au bout de la pièce et disparaissait derrière les rayons. Selon le père de Wei, ils ont choisi d'habiter dans ce quartier non seulement pour tenir leur épicerie mais aussi dans l'intention de fournir un environnement plus sain à leurs enfants. En effet, cette épicerie leur a servi d'ouverture sur les habitants urbains du quartier, leur permettant de communiquer avec eux sur la base de relations commerciales.

Cependant, Wei ne semble pas se réjouir de cet environnement selon les remarques de son père. « Elle ne profite pas de l'occasion », « elle reste dans son coin, elle ne m'aide même pas quand je lui demande d'accueillir les clients », selon les mots de son père. Ce dernier a d'abord imputé l'attitude du retrait de sa fille à son caractère réservé et timide, avant de me

confier une anecdote. En réalité, en tant que fille du patron de l'épicerie du quartier, elle est quand même très visible dans le quartier. Presque tous les habitants connaissent son visage, sans parler des enfants du quartier qui viennent acheter des petites sucreries après l'école. On ne sait pas à partir de quel moment ni sous quelles circonstances certains enfants du quartier ont commencé à appeler Wei la « demoiselle de l'épicerie » (*xiaomaipu daxiaojie* 小卖铺大姐姐). Le père de Wei le considérait comme des taquineries entre enfants sans importance, mais, aux yeux de Wei, cette appellation n'est pas dépourvue de connotation ironique. Voici sa propre analyse :

C'est une moquerie. Ils se moquent de moi et de ma famille parce que nous ne sommes pas des Hangzhouiens. Je ne suis qu'une cam-pagname à leurs yeux, et non cette soi-disant « demoiselle ».

J'ai obtenu le point de vue de Wei, après quelque temps passé dans la classe lors de la deuxième séquence du terrain. Et elle a dit aussi préférer garder un profil bas pour ne pas solliciter l'attention potentielle des urbains. J'ai ainsi mieux compris rétrospectivement l'attitude en retrait de Wei en ma présence sur le chemin. Identifiée comme urbaine, j'avais le pouvoir de l'intimider. Surtout, elle ne voulait pas que j'entende d'autres enfants du quartier l'apostropher au passage en l'appelant mademoiselle de peur que je lui pose des questions. D'où ce comportement en retrait pour se protéger de mes questions voire de mes regards. (Wei, fille, 12 ans lors de la visite à domicile en 2011, à Hangzhou depuis 11 ans, originaire de la province du Zhejiang, parents patrons de l'épicerie).

Les stratégies individuelles sont développées lorsque les enfants sont seuls en face de l'enquêtrice, en l'absence des pairs. Cependant, quand on passe dans un registre collectif, leurs discours révèlent une autre dimension.

Les stratégies de démarcation dans les entretiens collectifs

Lorsque l'on a passé dans un registre collectif, en répondant à ma question « Comment trouvez-vous l'environnement autour de l'endroit où vous habitez à Hangzhou ? », les élèves ont mis en valeur les avantages de leur habitat en recourant notamment à la métaphore de la famille, comme illustre l'extrait ci-dessous :

- Fan (garçon, 13 ans, père contremaître et mère serveuse à l'hôtel, le leader du groupe selon le principe de la répartition des groupes mentionné plus haut, habitant un *chengzhongcun* dans l'arrondissement de l'école, à une trentaine de minutes de l'école, le moqueur de son quartier lors de l'entretien informel en tête-à-tête avec l'enquêtrice cité ci-dessus) : L'avantage de mon quartier est que...

- Shen (garçon, 13 ans, parents commerçants en pieds de poulet, co-habitant du *chengzhongcun* de Fan) : Je sais ! Parce que j'habite dans le même quartier que lui (*rires*). Là-bas, on se connaît bien. Je ne dis pas tout le monde, mais au moins ceux qui habitent dans les bâtiments voisins. (*à Fan*) N'est-ce pas ?

- Fan (le leader du groupe, habitant du *chengzhongcun*) : Oui, il y a aussi Liu qui habite dans notre coin, nous trois, on est tout le temps ensemble. On est comme des frères et sœurs. Souvent on va à l'école

31. Entretien informel avec Chu sur le chemin vers sa maison, avant la visite à domicile, réalisé le 7 avril 2010.

ensemble. Et on profite de la proximité pour étudier ou jouer ensemble après l'école.

- Zhang (garçon, 14 ans, parents patrons de l'épicerie, mauvais élève, habitant d'un quartier urbain situé à une demi-heure de bus de l'école) (*d'un air envieux*) : (À Fan) Oui je vous vois tout le temps ensemble sur le chemin de retour à la maison. C'est trop bien !

- Song (fille, 13 ans, parents chauffeurs de taxi, bonne élève, habitant d'un *chengzhongcun* à une heure de bus de l'école) : Je viens d'emménager dans mon quartier, et je l'aime bien, car j'ai pu retrouver mes oncles, mes tantes et mes nièces. Nous habitons au rez-de-chaussée, la famille de mon grand-oncle occupe le premier étage, la famille de mon deuxième oncle le deuxième étage. Mes parents connaissent aussi les autres voisins, et certains de leurs enfants vont à cette école comme moi.

- Fan (le leader du groupe, habitant du *chengzhongcun*) : Oui ce n'est pas comme les quartiers des urbains, où on ne connaît même pas nos voisins.

- Chai (fille, 12 ans, père chauffeur de bus et mère femme au foyer, élève moyenne, habitant un *chengzhongcun* dans l'arrondissement de l'école situé à trois quarts d'heure de bus de l'école) : Oui, moi je connais bien les gens qui habitent à côté de chez moi. J'ai un cousin qui habite dans un quartier où habitent les urbains. C'est vers la gare de l'Est. Il m'a dit qu'il se sentait seul. En fait, une fois rentré chez lui, il n'a personne à qui il puisse parler, à part ses parents. Je suis déjà allée chez lui. Le quartier est joli et propre. Son appartement est grand, et il a sa propre chambre et tout ! Mais je préfère mon quartier.

- Wang (fille, 14 ans, parents commerçants en riz, élève moyenne, habite dans un entrepôt situé dans la banlieue nord-est de la ville, à plus de deux heures de bus et de marche à pied de l'école) : Oui, moi je peux jouer au cache-cache avec les enfants, mais quand mon père traite du riz, il est bruyant.

- Chen (fille, 12 ans, mère divorcée et vendeuse des produits électroniques, élève moyenne, vit avec sa mère, sa grand-mère et la famille de sa tante dans un *chengzhongcun* périphérique situé à deux heures de bus de l'école) : J'habite avec ma mère, ma tante, mon oncle, ma nièce et ma grand-mère. Ma mère n'a besoin de payer qu'une partie du loyer, elle dit que quand elle aura gagné plus d'argent, elle déménagera avec moi dans un meilleur quartier, plus près de l'école et puis plus cher et de plus haute qualité, mais je préfère rester dans cette maison, parce que si on habite à deux, je ne sais pas à qui parler à part ma mère.

Un membre du groupe, Ding (garçon, 14 ans, parents commerçants en légumes, mauvais élève, habitant du quartier urbain à une demi-heure de bus de l'école) n'a pas répondu à cette question, à ma sollicitation, il n'a donné qu'un sourire⁽³²⁾.

À travers cet extrait, on entend l'opposition entre le froid anonymat des urbains et la chaude familiarité des habitants du *chengzhongcun* même si les élèves ne l'ont pas nommée comme telle. Les prises de parole se sont enchaînées et les élèves ont répondu à chaque fois en confirmant tout d'abord les points de vue du répondant précédent. Le stéréotype binaire reposant sur les poncifs partagés entre l'individualisme asocial régnant dans les « quartiers des urbains » et l'interconnaissance parmi des habitants du *chengzhongcun* y est exprimé. On peut constater que la relation du voisinage est mise à la même hauteur que les relations familiales, en comparai-

son des propos des élèves Song et Chen, qui ont pu vraiment retrouver leur famille en emménageant dans leur village. Et ces propos ayant pour objectif de montrer l'enracinement relationnel local, incluant la substitution de voisins aux membres familiaux, sont mis en avant à l'opposé des « quartiers des urbains » où règne le froid anonymat.

L'attitude de Fan, le moqueur de son quartier lors de l'entretien informel en tête-à-tête avec l'enquêtrice, me paraît intéressante. Malgré ses dénunciations sur son propre quartier lors de ma visite à domicile, il s'est mis à le défendre dans l'entretien collectif. Néanmoins, ces deux attitudes ne sont pas contradictoires, il s'agit plutôt des stratégies différentes de retournement du stigmate. Ce discours communautaire qui trace la frontière entre « Nous les habitants de notre quartier » et « Eux les urbains des quartiers des urbains » contribue, à mes yeux, à socialiser l'acceptabilité locale de chaque enfant des *chengzhongcun*, des îlots relationnels dans un vaste océan d'étrangers, de l'Autre.

Le groupe artificiellement formé par l'entretien collectif a donné l'occasion aux élèves habitant les *chengzhongcun* de prendre la défense de leur quartier. La situation de l'entretien collectif semble favorable à l'alignement sur le groupe et à l'annonce du discours communautaire et militant. Pour certains, le groupe leur donne en quelque sorte la force de briser le silence et d'exprimer le mécontentement envers la stigmatisation subie, comme c'est le cas de Xiang, la fille de ferrailleurs que j'ai mentionnée plus haut. Dans l'entretien collectif, elle a fait une remarque catégorique sur l'attitude indifférente chez les urbains (« Oui ! Les urbains sont indifférents et froids », pour faire écho à la remarque de sa camarade de classe selon laquelle « les enfants hangzhouiens restent tout le temps chez eux »). Après l'entretien collectif, je suis rentrée en bus avec Xiang qui a commencé à partager avec moi ses impressions sur ce dernier entretien. Elle m'a confié son mécontentement envers l'attitude de la maîtresse principale lors de sa visite à domicile. Selon Xiang, cette dernière a vexé son père en lui demandant de « réaménager la maison pour donner une ambiance propice » aux études de sa fille. Elle-même n'a pas apprécié l'attitude de la maîtresse, car « elle avait l'air dégoûtée, comme si la maison était sale ». Et « ça se voit à travers la manière dont elle a froncé les sourcils et nettoyé la chaise avant de s'asseoir ». Elle a dit, en plus, qu'elle se sentait moins embarrassée de riposter en présence de ses camarades de classe avec qui elle partageait la même situation résidentielle face à moi que face au jugement de la maîtresse concernant ses parents auquel elle n'avait pas osé répliquer. Il est impossible de savoir si la maîtresse s'est effectivement comportée comme ce que l'élève décrivait mais, quoiqu'il en soit, l'entretien collectif en présence de ses pairs était pour cette dernière une occasion d'exprimer un mécontentement accumulé envers ce qu'elle avait vécu comme des humiliations.

Pour les autres élèves, leurs propos condamnant « les quartiers des urbains » témoignaient surtout d'une rhétorique marquant leur solidarité. Après l'entretien collectif, interrogé sur ses propos contradictoires sur son quartier, Fan, le moqueur de son quartier, m'a laissé comprendre qu'il ne voulait pas vexer les autres élèves en décrivant les mauvais côtés de leur quartier, notamment ceux qui partageaient le même village que lui, car au final, « nous sommes ensemble » (*women shi yiqi de* 我们是一起的). Ce « nous sommes ensemble » rappelle non seulement l'alignement sur le groupe stigmatisé, mais aussi la présence quotidienne, physique et matérielle du groupe au sein de l'école.

32. Entretien collectif n° 5 réalisé le 26 avril 2012.

Conclusion

La vision des « enfants de *nongmingong* » sur les différences d'habitat démultiplie le clivage entre « Eux les urbains » et « Nous les gens de l'extérieur ». En même temps, au sein de ce « Nous », de multiples lignes de démarcation permettent plus ou moins de se démarquer de nombreux « Eux » constitués d'autres enfants de *nongmingong* dont les parents n'ont pas les mêmes revenus, le même statut social, le même type de professions (manuels, de service, du commerce). Ils mettent en œuvre au moins six types de stratégies identitaires individuelles. Cependant, lorsqu'ils passent dans un registre collectif, nous constatons l'alignement sur le groupe et la mise en avant d'un discours valorisant les *chengzhongcun* et leurs habitants. Cette étude a ainsi mis en évidence que les enfants sont des acteurs de leur propre socialisation, ce qui la distingue d'une sociologie misérabiliste de la catégorie institutionnelle d'« enfants de *nongmingong* » qui consiste à avancer des constats alarmistes sur les troubles psychiques dont souffriraient ces enfants et à n'envisager leur scolarisation en ville qu'en termes de manque, de défaillances parentales et de problèmes.

Contrairement à la première génération de travailleurs migrants ruraux, anciens travailleurs agricoles qui, selon un archétype caricatural, vinrent s'installer en ville pour une longue période, coupée de retours au village

d'origine où ils revinrent finir leurs jours et qui considéraient les modes de vie urbains comme parallèles aux ruraux plutôt que comme concurrents, leurs enfants constituent la première génération urbaine indigène. Dès lors ils ne peuvent trouver chez leurs ascendants des modèles vivants à chaque moment de leur parcours d'âge et sont capables de développer eux-mêmes des styles nouveaux, fondés sur leur propre expérience d'enfants nés et vivant en ville. La « question de l'éducation des enfants de *nongmingong* » est en effet un enjeu politique majeur du gouvernement du Parti communiste chinois : comment arriver alors à légitimer cette inégalité scolaire et maintenir une légitimité politique face à cette nouvelle génération et leurs parents qui sont les artisans du développement économique du pays ?

■ Zhou Mingchao est docteur en science politique d'Aix-Marseille Université, chercheuse post-doctorante à Hangzhou Normal University (Institute for Urban Studies).
Hangzhou Normal University, 58 Haishu Road, Cangqian Campus, Yuhang District, Hangzhou, Province du Zhejiang, Chine, 310036 (charline.zhou@gmail.com).

Article reçu le 16 avril 2015. Accepté le 12 juillet 2016.